

Adrienne Monnier ou le commerce de l'esprit

L'histoire littéraire est pleine de héros. Pour n'effleurer que la France, écoutez les échos que produisent, aux côtés de ces personnages de papier que sont Pantagruel, Phèdre, Saint-Preux, Charlus, Claudine, Nadja, Aurélien, Bardamu, Lol V. Stein, les noms bien réels de Rabelais, Montaigne, Racine, Rousseau, Flaubert, Colette, Proust, Aragon, Céline, Duras, Modiano, Ernaux, Echenoz, mais aussi Calmann-Lévy, Corti, Flammarion, Grasset, Gallimard... Galerie vivace, grouillante, traversée de compagnonnages, d'amitiés et de rivalités féroces, de jalouses mortelles comme de solidarités d'exception. Ce monde saturé de patronymes et d'épopées éditoriales, dont les historiens fouillent inlassablement les archives et détaillent le récit, a aussi ses personnages intermédiaires.

Ni tout à fait dans l'ombre, ni tout à fait dans la lumière, entre la rue sur laquelle donnent leurs vitrines et l'arrière-boutique où s'amoncellent les cartons du dernier office, les libraires sont ces figures de l'entre-deux, passeurs, intercesseurs, au beau milieu de l'univers du livre et de la circulation des savoirs. Observez leurs manœuvres. Regardez-les faire. Écoutez leurs conseils. Discutez avec eux. Dans cette histoire littéraire pleine de figures bruyantes, ces personnages le plus souvent anonymes ne sont secondaires que dans la mesure où, précisément, ils seconcent, à savoir qu'ils aident, relaient, transmettent, établissent des passerelles et des liens, aussi discrets et déterminants que les verbes justement dits auxiliaires de notre grammaire. La librairie – espace et fonction – serait ce qu'en chimie comme en électronique on nomme une interface, à savoir une « surface de contact entre deux milieux », « un dispositif qui permet la communication et l'échange entre différents acteurs ». En cheville avec les éditeurs, les représentants, les diffuseurs, en relation avec les auteurs, au service des lecteurs, ils sont le sommet d'une pyramide qui repose le plus souvent sur sa pointe. En mécanique, on appellera cela une courroie de transmission. Essayez seulement de démarrer sans elle.

Médiane et médiatrice, la librairie travaille à la frontière et sur le seuil, dans une tour de Babel où les idées sont aussi des marchandises, où l'imaginaire s'incarne très concrètement dans les fibres d'un papier qu'il vaut mieux vendre pour qui a l'intention de subsister. Espace littéraire, plate-forme économique, la librairie indépendante occupe la dernière place artisanale de la grande industrie du livre, dont on prophétise la mort ou du

moins la transformation profonde, en agitant la menace électronique à l'irréversible toute puissance. On ne songe pas assez que, pixelisé ou non, le conditionnement d'un livre ne change rien à l'activité humaine de lire et que, toute solitaire qu'elle soit, cette pratique suppose ou plutôt appelle un échange. Les éditeurs l'ont bien compris, qui savent désormais que le succès d'un titre, à une époque où la critique perd son pouvoir prescripteur, repose en priorité sur l'énergie du libraire, ses choix, ses goûts âprement défendus, en bref, sa politique d'acteur intelligent, à quoi rien ne se substituera – et sûrement pas la formule tristement familière (« les internautes ayant acheté cet article ont également acheté... »), spéculant sur l'improbable commande groupée du *Jardin des plantes* de Claude Simon et du dernier *Guide de la phytothérapie*. Un ordinateur, si diligent qu'il soit – et combien l'est-il –, ne remplacera jamais cette parole vive du libraire, directe, élaborée, que l'expérience a rendu aussi habile qu'opiniâtre, et qui peut tout simplement changer votre vie – la chose est arrivée.

Or cet exercice d'équilibrisme, sur le fil tendu reliant l'objet et la pensée, le commerce et l'esprit, qui mieux qu'Adrienne Monnier l'aura accompli et lui aura donné la première ses lettres de noblesse ? Michel Cournot en témoigna en son temps, lorsqu'encore adolescent, il ouvrit la porte de la Maison des Amis des Livres. « ‘Auriez-vous le *Potomak*’, venait de dire ce garçon. Adrienne restait assise, regardait les passants dans la grande verrière au-dessus des livres présentés à plat, posait son porte-plume, croisait les doigts : ‘Vous êtes bien sensible à l'art de Jean Cocteau ?’, dit-elle en prenant son temps. Les armes étaient inégales, la lutte fut brève. Un quart d'heure plus tard, assis au Luxembourg [...], le *Potomak* à côté de moi sur le banc, je lisais *Henri le Vert*¹. » L'épisode se déroulait vers 1938. Changez les titres : il n'a rien perdu de son actualité. Revenir à l'histoire d'Adrienne Monnier, à ce moment où la librairie est sortie de son étroite fonction de vendeur de volumes, c'est à bien des égards parler de notre temps.

¹ Michel Cournot, « Reine reinette », in « Le Souvenir d'Adrienne Monnier », *Mercure de France*, n°1109, 1^{er} janvier 1956, p. 85-86. *Henri le Vert* (1855) était le premier roman de Gottfried Keller.

Une petite boutique grise

En 1922, René Lalou remettait à une jeune libraire son *Histoire de la littérature française contemporaine* accompagné de ces mots : « Pour Adrienne Monnier, qui sut aux Amis des Livres ‘trouver le lieu et la formule’ ». Juste dédicace, littéralement et dans tous les sens.

Le lieu, Adrienne Monnier l'a trouvé en 1915, au 7, rue de l'Odéon, entre un carrefour et un théâtre, sous le signe conjugué du croisement et de la représentation. Un ancien magasin d'armoires normandes, dont le plancher manquait de s'effondrer, qu'elle achète avec les 10 000 frs d'indemnités que son père, employé des Postes blessé dans un accident de chemin de fer, lui a aussitôt donnés pour qu'à 23 ans elle réalise son rêve. Elle y aménage sa « petite boutique grise », dresse les étagères, pose une table au centre de la pièce, dispose quelques chaises paillées pour les visiteurs espérés, alimente le gros poêle trônant dans le fond et tapisse petit à petit les murs des portraits d'écrivains qu'elle affectionne. La Maison des Amis des Livres, de l'aveu même de sa directrice, n'aura jamais vraiment l'air d'une librairie, plutôt d'une « chambre magique² », dont l'aspect tient de la ferme et du couvent, où l'on s'exerce à la causerie mieux qu'à la conversation de salon. Rien d'affecté ni de rigide, de technocrate ou de mondain. Ici, on aime la littérature. Et c'est une affaire sérieuse, même si elle est menée joyeusement.

Quant à la formule, elle pourrait tenir dans ces quelques mots : le commerce de l'esprit. Adrienne l'a toujours répété avec sérénité et sans prétention inutile : la librairie est d'abord un commerce. Mais pas seulement. L'originalité du lieu tient à ses deux autres fonctions : le cabinet de lecture et les séances de la librairie. Le principe peut sembler curieux, mais Adrienne, conjuguant avec un talent sans pareil idéalisme et pragmatisme, considérait que l'on ne pouvait pas acheter un livre sans l'avoir lu... Aussi monte-t-elle une bibliothèque de prêt, dont elle loue les volumes soigneusement recouverts de papier cristal à des abonnés libres de poursuivre leur geste jusqu'à l'achat. Ceux-là sont les fidèles, le noyau dur d'une clientèle qui vient régulièrement assister aux séances de la maison : lectures d'inédits (Gide, Valéry, Jammes se prêteront à cet exercice), soirées poétiques ou musicales (Erik Satie y donnera son *Socrate*), expositions (les premiers portraits photographiques en couleur de Gisèle Freund y seront projetés en 1938).

² Adrienne Monnier, « La Maison des Amis des Livres », in *Rue de l'Odéon*, Paris, Albin Michel, 1989, p. 219.

Les registres d'abonnés conservés à l'IMEC (Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine) et les souvenirs d'Adrienne Monnier rassemblés dans *Rue de l'Odéon* le consignent : en quelques années, La Maison des Amis des Livres est devenue le repaire et le repère du monde des lettres. Toutes les tendances et les générations s'y confondent, les cadets – André Breton, Louis Aragon, Jacques Lacan, qui ont à peine 20 ans et poursuivent alors leurs études de médecine – ayant là une occasion rêvée de rencontrer leurs aînés – Guillaume Apollinaire, André Gide, Paul Claudel, Valery Larbaud, Léon-Paul Fargue... De Rainer Maria Rilke à Walter Benjamin, de Jules Romains à Michel Leiris, le spectre est large, et le goût affirmé.

Comment, en si peu de temps, Adrienne Monnier a-t-elle réussi à donner corps à son projet, de façon (rétrospectivement) si spectaculaire ? En 1915, alors que les hommes sont au front et l'activité au ralenti, Adrienne Monnier, qui vivait jusque-là de travaux subalternes de secrétariat littéraire, a compris qu'il y avait une place à prendre. Son goût la porte vers la littérature *moderne*, celle qui, précisément, peine à trouver un public – ne perdons pas de vue que *Les Caves du Vatican*, sorti en 1914, ne s'est vendu qu'à 122 exemplaires. C'est celle-là qu'elle défendra, avec l'ardeur et la détermination que lui donnent un sens critique aiguisé et un appétit à tout dévorer. Patiente, déterminée, cette jeune femme mystique et gourmande cisèle de sa voix cristalline des jugements charpentés. Il faut se méfier de ses rondeurs, de sa silhouette de sœur converse – toute sa vie, elle sera vêtue d'une immémoriale robe grise sans âge –, d'épicurienne aux allures flamandes, qui parle de cuisine avec autant de talent qu'elle met à rôtir le poulet. Cette image rabelaisienne un peu composée s'accommode très bien d'une répartie à toute épreuve et de fins de non recevoir sans appel. Elle fait des choix, s'y tient, les justifie. Reconnaît ses erreurs à l'occasion, révise ses jugements à force d'écoute, de travail et de relectures. Claudel, au premier abord, la laisse froide. Mais elle sent qu'une force singulière se meut dans ces lignes. Elle reprend, comprend, se ravise. Il figurera en bonne place dans son cénacle.

On lui reprochera ses amitiés avec les écrivains et une atmosphère de coterie qui auraient faussé son jugement littéraire. Breton s'y risque, en lui disant bien en face qu'elle soutient Claudel parce qu'il est son ami. À quoi la libraire lui répond sans mollir qu'elle avait beaucoup d'affection pour lui, certainement plus que pour Claudel, mais qu'elle n'aimait pas ce qu'il écrivait. Fin de partie. Adrienne œuvre pour la reconnaissance de la modernité, mais la révolution la laisse dubitative : elle préfère l'unanimisme de Jules

Romains à un surréalisme trop radical, les promenades de Fargue à Proust ou Céline qui ne sont pas de son monde. Ce qui ne l'empêche pas d'admirer Apollinaire, Reverdy, Artaud, Leiris. De ces choix motivés, construits contre l'esprit d'école, l'embigadement théorique, très soucieux d'éviter de céder à quelconque « effet de mode », elle parvient à faire une profession de foi. Elle accueille les écrivains, dans sa librairie ou en plaçant leurs textes dans les revues, défend leur œuvre auprès d'un public non averti, mène en somme une véritable politique du livre, qui repose sur une crête singulière. Car ses goûts, au fond, sont d'un classicisme très français, même si « Adrienne Découvreur³ », comme on la surnommait, n'a pas son pareil pour reconnaître la nouveauté. Elle préfère les alexandrins de *la Jeune Parque* à *Monsieur Teste*, mais soutient Michaux et Benjamin contre vents et marées. Ses relations complexes avec l'œuvre et la personne de Joyce sont à verser au même dossier : le flair presque infaillible avec lequel elle identifie l'avant-garde ne signifie pas forcément que cette même avant-garde corresponde à sa pente.

Ulysse en Odéonie

Dès 1916, une jeune Américaine de séjour à Paris, fille de pasteur, pousse la porte de cette librairie d'un autre genre. À 29 ans, Sylvia Beach, après avoir tâté du journalisme et du secrétariat, n'a pas encore trouvé sa voie. Émerveillée par le modèle de La Maison des Amis des Livres et conquise par la personnalité de sa directrice, elle décide de se lancer à son tour, en créant sur le même principe une librairie de langue anglaise, *Shakespeare and Company*. En quelques mois, la communauté anglo-saxonne de Paris s'y donne déjà rendez-vous : Gertrude Stein, Djuna Barnes, Ernest Hemingway, Francis Scott Fitzgerald, Sherwood Anderson, Robert Mac Almon, sont de ces premiers habitués.

D'abord au 8, rue Dupuytren, Sylvia Beach s'installe en 1920 au 12 rue de l'Odéon, entérinant ainsi l'histoire d'amour et le *partnership* professionnel qui l'unissent désormais à Adrienne Monnier. Les deux femmes vivent ensemble et travaillent face-à-face. Défi géométrique : exercer le même métier dans des lieux analogues, l'un de l'autre à portée du regard quotidien, sans jamais risquer la jonction des parallèles, la confusion des genres ; constituer un couple de femmes en marge de *l'ordre symbolique*, mais aussi – et surtout – en dehors des légendes du *même*, de la fusion, de l'osmose ; se dérober à l'effet de miroir provoqué par la symétrie de leur fonction et de leur position pour se consacrer plutôt à

³ En référence à la fameuse actrice racinienne Adrienne Lecouvreur (1692-1730).

l'idée de passerelles, de relais, métaphores de leur activité de libraires, d'éditrices, de traductrices. Distinctes mais pas séparées, ensemble mais inassimilables, elles imaginent chaque jour, dans le mouvement alternatif liant les deux boutiques, un espace voué au livre qui est aussi une scène de la construction de soi. En cela, Mademoiselle Monnier et Miss Beach ont inventé une formule parfaitement originale dans l'histoire des mœurs et de la librairie réunies.

En 1920, elles rencontrent James Joyce à un dîner donné par le poète André Spire. S'ouvre alors un chapitre considérable de l'histoire de « l'Odéonie », destiné à leur ouvrir la porte de la postérité...et des difficultés financières. Sylvia Beach, sans aucune expérience de l'édition, décide alors de publier l'ouvrage auquel Joyce travaille et dont les extraits parus en revues aux Etats-Unis et en Angleterre lui ont valu les foudres de la censure : *Ulysse* paraîtra finalement en 1922 à l'enseigne de Shakespeare and Company et en 1929 à celle de La Maison des Amis des Livres, après plusieurs années d'une aventure homérique de traduction, réunissant Auguste Morel, Stuart Gilbert et Valery Larbaud.

Bien qu'elle maîtrise mal l'anglais, Adrienne Monnier va mettre une énergie considérable dans ce projet, dont elle sent toute l'importance, malgré ses réserves envers le texte. Claude Roy l'avait bien saisi, lorsqu'il lui dit : « Comment est-ce qu'une personne aussi raisonnable que vous a pu nous faire débouler entre le jambes ce monstre d'*Ulysse* ?⁴ » Soucieuse de ne pas se laisser prendre par des « procédés », elle regarde le monologue intérieur avec un peu d'agacement, avoue sa « perplexité » ou sa souffrance devant son « obscurité morale », reconnaît ailleurs sa « lassitude » à lutter contre ce monstre. Mais le voyage a tenu sa promesse : la lecture d'*Ulysse* lui procure cette impression d'avoir accompli et découvert quelque chose d'inouïe, « comme l'arrivée à Lhassa, la ville interdite⁵. » Cette propension d'Adrienne Monnier à combattre ses préjugés, à faire exister une littérature neuve malgré ses éventuelles réticences personnelles aura été son atout majeur, la marque même de sa perspicacité et de sa générosité intellectuelle. Ce serait peu dire que de qualifier d'odyssée la traduction d'*Ulysse* et sa diffusion auprès du public français : séances collectives, lectures à la librairie, mobilisation de la communauté littéraire pour lutter contre les affaires de piratages de l'édition de Sylvia Beach aux États-Unis, négociations avec les exigences de Joyce, manœuvres de conciliation avec les

⁴ Adrienne Monnier, « L'*Ulysse* de Joyce et le public français » in *Les Gazettes*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », p. 230.

⁵ *Id.*, p. 243.

différents traducteurs et, pour finir, brouille définitive avec l'ami Larbaud.

Ce livre dont personne ne voulait, consacré aujourd'hui comme l'un des plus grands chefs d'œuvre du XXe siècle, sera récupéré par Gallimard en 1937, comme beaucoup des textes défendus pour la première fois par les deux femmes, notamment dans *Le Navire d'Argent* (1925-1926), l'éphémère revue d'Adrienne, où l'on croise les noms de quelques débutants qui s'appellent Antoine de Saint-Exupéry et Ernest Hemingway.

C'est d'ailleurs avec la fin du *Navire d'Argent* que se clôt un certain âge d'or de l'Odéonie. En 1926, acculée, Adrienne doit combler le déficit creusé par sa revue et se résoudre à mettre en vente sa bibliothèque personnelle. Il en faut plus pour la décourager. D'autant que nombreux sont ceux qui lui rachètent les exemplaires, pour lui offrir à nouveau. La libraire reprend la route, continue de découvrir, de faire connaître, en publiant des textes sous la marque de La Maison des Amis des Livres, comme *Littérature* de Paul Valéry en 1929 ou *La Photographie en France au XIXe siècle*, la thèse de Gisèle Freund en 1936. À cette époque, Adrienne Monnier est devenue une institution. On la presse d'écrire ses mémoires. Elle résiste.

L'œuvre d'Adrienne Monnier

Écrire. Adrienne Monnier a fait plus qu'y songer. Elle a publié quelques courts recueils, vers et prose : *La Figure* (1923), *Les Vertus* (1926) et *Fableaux* (1932). Rompue à reconnaître la valeur des textes, cette femme dont l'humilité n'a d'égale que son orgueil, ignore la fausse modestie mais devine ses limites et n'a pas d'illusion sur son avenir d'auteur. Sa plume, qui n'est jamais aussi à l'aise que pour saisir l'air du temps, elle la mettra avec bonheur au service de ses *Gazettes*, manières de chroniques à la première personne qu'elle inaugure dans *Le Navire d'Argent* et poursuivra dans diverses revues, avant de les reprendre en 1938 sous forme de petits bulletins à couverture vieux rose, sous le titre *La Gazette des Amis des Livres*. Qui veut saisir l'esprit d'Adrienne Monnier, l'acuité et la singularité de son regard, sa sensualité, son discernement, son humour qui s'arrête (presque) toujours avant la rosserie, doit lire les *Gazettes*. C'est la traversée d'une époque, par coups d'œil furtifs et touches vives, où l'on croise la revue nègre, Charlot, la peinture surréaliste, le symbolisme de la swastika, une visite à Luna-Park, Fernandel... Gide, qui vantait « le style d'Adrienne Monnier », est un inconditionnel de ces billets.

Pourquoi Adrienne Monnier n'a-t-elle pas creusé cette veine du récit personnel et poussé jusqu'au récit de soi, en livrant l'autobiographie ou les mémoires que ses amis lui réclamaient ? La fatigue, le manque de temps, l'invasion quotidienne de « la poussière et la paperasse » qu'elle dénonce dans son métier, une forme de pudeur aussi, auront sans doute joué dans ce renoncement. Elle songe plutôt à écrire une histoire de sa librairie. *Rue de l'Odéon*, recueil posthume de textes en partie inédits sorti en 1960, en tiendra lieu.

Les écrits d'Adrienne Monnier se composent donc de fragments, de textes épars qui, pour être disparates n'en sont pas moins déterminants, comme autant de fenêtres sur la vie littéraire de l'entre-deux-guerres. Est-ce à dire qu'Adrienne Monnier n'aurait pas eu d'*« œuvre »* ? Loin s'en faut. Mais cette œuvre doit être envisagée au-delà de la galaxie Gutenberg et des sentiers traditionnels de l'histoire littéraire, qui n'accorderait de crédit qu'à l'imprimé. Elle a été bâti dans l'oralité et la performance, dans les mises en relation, les contacts, l'entraide, l'échange, les invites, les conseils, les interventions, les rencontres, dans une sphère publique, et même internationale, qui rayonnait à partir de sa librairie. Évanescante, cette œuvre sans trace et sans enregistrement doit être recomposée ou plutôt imaginée, rêvée, à partir des photographies, des souvenirs, des correspondances. Cette « chambre magique » du dialogue, chambre d'échos en somme, aura été la vie même d'Adrienne Monnier.

Aujourd'hui, les deux librairies n'existent plus, remplacées par d'autres commerces, ici un salon de coiffure, là une galerie d'art. Sylvia Beach, Américaine et donc ennemie de l'occupant, arrêtée en 1942, avait renoncé à rouvrir Shakespeare and Company à la Libération, quand la communauté anglo-saxonne s'était déjà dispersée depuis la crise de 1929. Adrienne Monnier, fatiguée, malade, décide de se retirer en 1951. Usée par des rhumatismes articulaires et par la maladie de Ménière, dérèglement de l'oreille interne provoquant d'insoutenables acouphènes, elle met fin à ses jours en juin 1955. Le soir même de son suicide, elle encourage Sylvia Beach à se rendre au théâtre. Puis absorbe la quantité nécessaire de barbituriques. Elle laisse cette lettre : « Je mets fin à mes jours : ne pouvant plus supporter les bruits qui me martyrisent depuis huit mois, sans compter les fatigues et les souffrances que j'ai endurées ces dernières années. / Je vais à la mort sans crainte, sachant que j'ai trouvé une mère en naissant ici et que je trouverai une mère également dans l'autre vie⁶. »

⁶ Adrienne Monnier, *Rue de l'Odéon*, op. cit., p. 256.

L'œuvre invisible d'Adrienne Monnier, invitation à une archéologie de la lecture au XX^e siècle, fait désormais partie de l'histoire. Est-ce à dire qu'elle n'a plus rien à nous apprendre ? Elle nous lègue au contraire cet héritage, en forme de modèle intemporel : toujours et en tout lieu, des espaces peuvent s'inventer pour défendre, transmettre et, surtout, ne jamais renoncer. Son action quotidienne en faveur de la lecture et de la découverte de la littérature contemporaine touchait une foule d'inconnus pour qui un geste, un conseil, a pu un jour se révéler décisif. Laboratoire, lieu de rencontres, foyer de résistance, l'Odéonie aura surtout été ce théâtre de l'échange vivant des idées, c'est-à-dire ce qui fait la matière de l'histoire littéraire et le tissu même de son développement. Aujourd'hui, plus que jamais.

Laure Murat

Bibliographie :

Adrienne Monnier & la Maison des Amis des Livres, textes et documents réunis et présentés par Maurice Imbert et Raphaël Sorin, Paris, Imec éditions, 1991.

Adrienne Monnier, *Les Gazzettes*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1996.

Adrienne Monnier, *Rue de l'Odéon*, Paris, Albin Michel, 1989, réed. 2009.

Sylvia Beach, *Shakespeare and Company*, traduit de l'américain par George Adam, Paris, Mercure de France, 1962.

Noel Riley Fitch, *Sylvia Beach and the Lost Generation. A History of Literary Paris in the Twenties & Thirties*, New York, Norton & Company, 1985.

Laure Murat, *Passage de l'Odéon, Sylvia Beach, Adrienne Monnier et la vie littéraire à Paris dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 2003, réed. Gallimard, « Folio », 2005.
